



LA  
SECONDE  
MOITIÉ  
DE MON  
CŒUR



« L'amour est un pari ! »

FLAMMARION

**« Tom était l'homme de ma vie.  
J'étais peut-être trop jeune  
pour en être tout à fait certaine,  
mais l'amour est un pari, quel que soit  
l'âge que l'on a. Tom était mon pari  
et je savais que j'étais prête à assumer  
toutes les conséquences  
de notre relation. »**

**Une poignante histoire d'amour  
entre Londres et Paris.**

**La seconde  
moitié  
de mon cœur**



**B. Jullien-Nogarède**

**La seconde  
moitié  
de mon cœur**

**Flammarion**

DU MÊME AUTEUR

*La première fois que j'ai été deux*

© Flammarion, 2020

87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-9806-8

*Pour Edgar, mon fils, qui sait aimer...*





« *Si ce n'est toi qui m'aimes je ne serai pas aimé  
si ce n'est toi que j'aime je n'aimerai pas* »

Samuel Beckett, *Cascando*

« *Ferox invictaque* »

Horace



C'est un rêve étrange.

Tom et moi étions sur une scène immense face à une salle complètement vide.

Il y avait un grand piano. Je me suis assise derrière le clavier et j'ai commencé à jouer tandis que Tom m'accompagnait à la guitare.

J'entendais distinctement les accords de son instrument mais il ne sortait rien du mien, juste un silence pesant et lourd.

Alors, Tom s'est arrêté et s'est approché de moi.

Il faisait noir tout autour, mais nous nous trouvions dans le cercle parfait de la lumière d'un projecteur.

C'était une atmosphère à la fois pesante et chaleureuse, douce et inquiétante.

Pendant un moment, j'ai continué à essayer de tirer quelque chose de mon piano sans y parvenir.

J'ai senti la main de Tom se poser sur mon  
épaule.

Je l'ai regardé.

Et il m'a dit : « Es-tu encore vivante Karen ? »

# Chapitre 1

Je serre les accoudoirs de mon fauteuil avec anxiété. L'avion file sur la piste de Roissy mais sans décoller pour autant. Les vibrations de l'appareil me terrifient. Combien de longueur de piste reste-t-il avant que l'avion ne se fracasse contre un bâtiment ?

Et puis, doucement, je sens cette masse de métal et d'êtres humains se soulever du sol pour s'élever dans les airs à un rythme d'une lenteur inquiétante. Pourtant les champs, les routes et les immeubles se présentent bientôt à ma vue comme ces miniatures que l'on trouve dans les maquettes ferroviaires. Impossible d'apprécier ces perspectives grandioses qui s'offrent à moi. Je regrette de m'être installée près du hublot... J'ai l'impression d'être suspendue au-dessus du vide et à quelques centimètres de métal près, c'était la vérité.

Après quelques minutes, l'appareil pénètre dans l'atmosphère cotonneuse de ces cumulus qu'on admire toujours d'en bas. Pourtant je continue à m'enfoncer dans mon fauteuil. Le bruit des réacteurs semble appartenir à une autre dimension, lointaine, irréelle. À certains moments, une inflexion dans le ronronnement des moteurs me fait craindre le pire mais je semble être la seule à m'en inquiéter.

La main de Julia se pose sur la mienne.

— Tu as l'air de drôlement flipper Karen !

Je pousse un soupir qu'elle interprète comme un signe d'assentiment. Elle désigne les hôtesse de l'air.

— Si ça peut te rassurer, elles font ça tous les jours... C'est ta première fois ?

— Oui, et je viens de découvrir que je déteste l'avion !

Julia serre ma main un peu plus fort. Elle a toujours été adorable avec moi depuis notre première rencontre dans le foyer pour jeunes filles où nous nous retrouvions le soir.

— Ne t'inquiète pas, Karen. Notre avion se posera tranquillement dans quelques heures à N'Djamena !

— Tu peux me le promettre ?

Son visage s'illumine d'un grand sourire.

— Pas tout à fait !

Et on éclata de rire, le mien nerveux et le sien plein de cette joie de vivre qui l'habite.

Julia est mon opposé à bien des égards. Toujours enthousiaste, rieuse et généreuse d'elle-même. Certains diraient une belle personne. Quelqu'un pour qui les autres comptent autant qu'elle. Si la Terre n'était peuplée que de Julia, la violence, la guerre et l'exploitation de l'homme par l'homme auraient définitivement disparu de la planète.

— Tu viens de t'élever terriblement, Karen !

— Comment ça ?

— D'au moins 8 000 mètres d'un coup !

Et nous voilà de nouveau à pouffer comme deux gamines.

— Une élévation dans la douleur tout de même !

— Toute élévation est douloureuse... Tu n'as pas de regrets ?

— Je pense que ma mère doit être plus inquiète que moi.

Je sens la main de Julia exercer une légère pression autour de la mienne.

— J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui t'inquiètes pour elle...

Julia comprend tout, cette fille déborde d'empathie. C'est même parfois trop. Je me demande comment elle arrive à exister dans cet océan de bienveillance. Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de quiconque. L'aigreur et la méchanceté ne font pas partie de la programmation de son cerveau. Julia reste une énigme pour moi surtout après des années d'amitié avec Mélanie dont les jugements impitoyables tombaient comme des couperets.

L'avion file au-dessus des nuages dans un ciel d'une perfection absolue. Mon angoisse se dissout dans l'azur mais mon cœur continue de battre très fort.

— Tu te souviens de notre première rencontre ?

La question de Julia me fait sourire. Je m'en souviens parfaitement.

— C'était fin août, quand je suis arrivée au foyer. Tu fumais une cigarette à l'entrée du bâtiment et tu m'as dit : « Salut, moi c'est Julia ! Tu es chargée comme un petit âne. Attends je vais t'aider ! » Tu as attrapé l'une de mes deux valises et tu as ajouté en grimaçant : « C'est ta bibliothèque !? »

— Elle était hyper lourde et j'ai tout de suite regretté ma gentillesse...

— Ce n'est pas ton genre ! C'est une seconde nature chez toi !

Julia lève les yeux au ciel d'un air de dire : « Mais si, je peux tout à fait ! ».

Je la connaissais depuis le début de ma prépa littéraire à Paris. L'alchimie avait immédiatement fonctionné entre la ronchonreuse révoltée et l'idéaliste souriante. Julia était mon aînée et aimait jouer les grandes sœurs. Je ne m'en plaignais pas, moi la fille unique isolée dans une bulle de solitude que ma mère avait méthodiquement aménagée. « L'oisiveté est la mère de tous les vices ! » aimait-elle répéter et pour le coup, du temps libre je n'en ai jamais eu. La seule liberté que maman m'autorisa pendant



les dix-sept ans que nous avons passé ensemble avant mon départ en hypokhâgne, c'était de pouvoir choisir mes lectures dans l'immense bibliothèque de l'ancien presbytère où nous vivions.

La main de Julia était toujours posée sur mon bras comme un talisman contre la peur, une main d'ébène aux doigts interminables. Des doigts de fée africaine. Née en France d'une mère centrafricaine et d'un père tchadien, Julia était une pure beauté. Elle aurait pu être mannequin même si, quand nous en avions parlé, elle s'était contentée d'un haussement d'épaules. Sa plastique était parfaite et sa grâce aussi naturelle qu'indifférente au regard d'autrui. Julia était un joyau et elle s'en fichait.

— Prépare-toi à entrer dans un four à notre arrivée.

— À ce point ?

— Disons que la température ne baisse pas beaucoup dans cette région. Nous autres européens nous ne sommes pas habitués à des chaleurs pareilles.

Comment avais-je pu m'embarquer dans une telle aventure ? Partir au cœur de l'Afrique dans un camp de réfugiés à la frontière entre le Tchad et la Centrafrique. Moi qui avais passé l'intégralité de mes vacances en France, pour une moitié à Saint-Nazaire-le-Désert – 144 habitants et rien à faire sinon s'infliger des heures de marche pour justement échapper au désert –, l'autre à Armantière chez des cousins. Et soudain je m'étais prise pour une fille capable d'affronter le monde.

L'avais-je vraiment cru ?

Au moment de monter dans l'avion, mon rêve s'est envolé : j'étais bien Karen Traban, angoissée par presque tout, aventurière seulement dans les livres et apeurée par les conséquences de ma décision.

On imagine toujours que les choses vont se dérouler d'une certaine façon. Mais la réalité est d'une cruelle inventivité et elle aime nous jouer des tours...

## Chapitre 2

Quelques mois plus tôt, Tom et moi avions interrompu notre histoire d'amour sur la proposition la plus folle qu'une fille peut faire à un garçon. Ma meilleure amie, Mélanie, était morte carbonisée dans un accident de voiture. Et j'avais intégré la prépa littéraire d'un lycée parisien, loin de chez moi.

Je me sentais seule et paumée.

J'adorais les conversations avec Julia qui prenaient toujours un cours surprenant. Je n'aurais jamais eu l'idée de partir en Afrique. J'étais trop casanière pour imaginer une destination en dehors de l'Europe. Mais Julia, qui venait de terminer ses études d'infirmière, s'était montrée très persuasive. L'année était passée si vite. J'avais l'impression d'avoir grillé ces 12 derniers mois sans vraiment m'en rendre compte. La prépa c'est très dur, elle

vous arrache à votre existence. J'avais besoin de me retrouver. L'Afrique constituait une occasion qui ne se représenterait pas. J'avais envie de devenir une autre fille.

Je suis réveillée par le début de la descente de l'appareil vers N'Djamena.

— Tu vas bientôt pouvoir justifier de toutes les vaccinations que tu as été obligée de t'infliger avant ton départ, ma chérie...

J'avais tellement râlé après ces vaccinations. Julia en avait fait l'une de ses petites moqueries préférées. D'autant plus que ma mère, totalement paniquée par la perspective de mon séjour dans ce camp, avait supervisé personnellement le protocole des injections. La totalité des vaccins de l'institut Pasteur n'aurait pas suffi à la rassurer.

— J'ai dormi longtemps ?

— Pas loin de 4 heures ma grande ! Tu avais du sommeil à rattraper.

— Ça, tu peux le dire. Le plus dur en prépa, c'est le manque de sommeil. Les profs n'arrêtent pas de répéter « Vous ne devez pas rogner sur votre sommeil ! » et ils font tout pour que nous bossions jusqu'à deux heures du matin !

— Ce sont des professeurs !

— Que veux-tu dire ?

— Ils ne sont pas à un paradoxe près : « Je vous donne ce conseil mais si vous voulez réussir, surtout ne le respectez pas ! ».

J'éclate de rire. Julia a toujours le mot juste.

— Quand j'étais ado, je me disais souvent que l'on confiait nos vies à des gens qui n'avaient jamais vécu...

— T'es dure là, Julia. Certains profs sont passionnants !

— Mais ce sont tout de même de sacrés donneurs de leçons !

— Et moi qui voulais échapper aux profs en franchissant la Méditerranée !

Julia me fait un clin d'œil complice.

— Tu as raison, on les oublie ! Place à la grande Afrique !

Je m'accroche à nouveau aux accoudoirs de toutes mes forces car l'avion vient d'accélérer sa descente.

— Il faudrait que l'Afrique vienne à moi plus rapidement parce que j'ai l'impression que je vais tourner de l'œil.

— Ce n'est qu'un atterrissage, Karen. Un parmi les milliers qui auront lieu aujourd'hui. Respire profondément et serre ma main. Il n'y en a plus pour très longtemps maintenant.

Moi qui voulais du changement je n'aurais pas imaginé qu'un simple voyage en avion me paniquerait à ce point. Décidément quitter ma zone de confort pouvait tourner rapidement au film d'horreur. Autour de moi, les passagers paraissent aussi indifférents qu'il est possible de l'être aux mouvements de l'appareil. Je suis sûrement la seule à prendre les choses aussi mal. Il faut une fois de

plus que je me distingue du commun des mortels en me laissant submerger par la peur de mourir.

Je serre la main de Julia, frissonnant à l'idée de devoir disparaître si jeune et aussi bêtement. Tous ces vaccins pour finalement terminer dans un crash aérien ! Mais comment ces gens font pour rester aussi calmes ? Par moments, l'appareil donne l'impression de descendre plus vite puis semble se rattraper aux nuages. Horrible sentiment de flotter dans une boîte de conserve, d'être le jouet de circonstances qui m'échappent. Je voyais la terre se rapprocher sans pourtant y trouver le moindre réconfort.

Je suis définitivement perdue pour l'aviation civile !

Quant à Julia qui tente désespérément de me calmer, je ne lui ai jamais avoué qu'elle était devenue la pire ennemie de ma mère. Quand je lui ai laissé entendre que je voulais partir pour la Centrafrique, ce fut un orage de colère qui se déchaîna sans crier gare. La nature des informations qui proviennent de ce pays n'encourage effectivement pas à l'optimisme. Après la surprise et la manifestation bruyante de sa désapprobation, ma mère essaya de changer de registre :

— Tu as besoin de te reposer, ma chérie. Ce genre de voyage est épuisant et puis c'est dangereux, les zones de combats se déplacent sans arrêt.

— Julia m'a dit que le camp où nous nous trouverons est très loin des zones de guerres.

Ma mère ne peut retenir un haussement d'épaules.

— Ah, en plus tu pars avec une grande spécialiste de la géopolitique africaine. Me voilà tout à fait rassurée.

— Ne sois pas méchante, maman. Julia est une chouette fille qui m'a beaucoup aidée cette année.

Cette fois c'en est trop, et sa colère, qui couvait insidieusement sous des propos qu'elle voulait mesurés, éclata de nouveau.

— Si tu attrapes le choléra ou une de ces saloperies qui traîne là-bas, je l'en tiendrai personnellement pour responsable !

Les choses ne sont jamais simples dans la vie. J'avais été élevée par une militante tiers-mondiste qui avait passé des années à m'expliquer le mauvais sort qu'on faisait à l'Afrique et voilà qu'elle voulait m'empêcher d'y partir dans le cadre d'une mission humanitaire.

Ce soir-là, je ne fis aucun commentaire supplémentaire car ma décision était prise.

Maintenant, je suis à quelques minutes du début de ma nouvelle vie et vraiment curieuse de connaître la suite si je parviens à échapper au premier et dernier crash aérien de ma courte existence.

Puis l'avion pose ses énormes roues sur la piste de l'aéroport de la capitale tchadienne. Il va finalement me rester assez de temps pour attraper ce choléra que maman redoute tant.

— La catastrophe aérienne a été reportée, Karen !

Je lâche enfin la main de Julia après en avoir fait du jus de doigts.

— Le plus terrible, c'est qu'il va falloir faire le voyage dans l'autre sens dans quelques semaines. Je crois que je préférerais faire le chemin de retour à pied !

— Tu risques d'arriver l'année prochaine si on ne retrouve pas entre-temps ton squelette blanchi par le soleil et le vent dans le désert.

— Cette perspective me rend soudain l'avion plus agréable.

— Il l'est pour une fille qui doit se retrouver sur les bancs de l'école à la rentrée.

— Un mot de plus et je me transforme en panthère. Nous venons de nous poser au cœur de l'Afrique et tu me réexpédies au lycée ! C'est la seconde fois aujourd'hui !

— Tu as raison ! L'Afrique nous attend ! Du passé faisons table rase !

Quand l'hôtesse de l'air ouvre la porte de l'appareil, je sens s'élever en moi une bouffée de bonheur. Je ne sais encore rien de ce qui se va se dérouler dans les prochains jours, je suis simplement heureuse d'affronter un futur relevant de ma propre décision. C'est nouveau et terriblement excitant !



## Chapitre 3

L'hôtel où l'on dort pour cette première nuit en Afrique fut le dernier endroit climatisé que je fréquentai avant le grand saut dans la fournaise. Dès que j'ai quitté l'avion, j'ai eu l'impression de prendre un coup de masse sur la tête. Comment pourrai-je supporter toute cette chaleur ?

Au petit matin, nous sommes parties avec un convoi d'une dizaine de Land Rover blanche frappée des trois lettres du HCR (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés) en direction du camp de Yaroungou. Nous roulons sous un soleil de plomb sur une piste assez chaotique qui nous laissera mouluées au terme de notre périple. En revanche, les paysages sont d'une beauté à couper le souffle.

J'ai le sentiment de me trouver dans une immensité où les hommes sont de discrets locataires. Rien

à voir avec l'urbanisation à l'europpéenne, ici on peut faire des dizaines de kilomètres avant de rencontrer une présence humaine. À chaque arrêt dans les villages, une multitude d'enfants nous entourent mais je ne comprends pas un traître mot de ce qu'ils racontent. L'atmosphère est toujours joyeuse et pacifique. On ne peut pas se douter que de l'autre côté de la frontière une guerre fratricide oblige les populations à fuir. Julia sourit, tout aussi ravie que moi par la découverte d'une Afrique infiniment belle et accueillante.

Après plusieurs heures de route, elle se tourne vers moi avec ce petit air interrogateur qu'elle a toujours quand elle s'inquiète pour quelqu'un.

— Pas de regrets, ma jolie ?

Sa main se pose sur mon bras avec toute la tendresse qui la caractérise.

— Je m'inquiète un peu pour maman.

Julia lâche un clin d'œil complice.

— C'est humain de s'en faire pour ceux qu'on aime...

Un énorme cahot nous projette en avant et je me fais un mal de chien au poignet alors que j'essaie de me rattraper à la portière. Le chauffeur lance un tonitruant « *Is everything alright girls?* » auquel nous nous contentons de répondre par une grimace crispée.

— Et toi Julia, tu ne parles jamais de tes parents...

Un sourire triste se dessine sur son visage.

— Pas grand-chose à dire sur le sujet : maman emportée par le cancer quand j'avais neuf ans, un père un peu paumé qui n'a pas tardé à se remarier avec une mégère. Une enfance compliquée. Vite partie de la maison. Voilà le résumé de mes premières années.

Elle hésite puis continue :

— Maman disait que j'étais le Saint-Bernard de la famille quand j'étais petite. J'ai toujours eu une grosse tendance à tendre la main aux autres. C'est sûrement dans mon ADN.

Le regard de mon amie se brouille.

— Les bons souvenirs s'arrêtent après la mort de maman. Je pense que je ne m'en suis jamais remise. Ma mère était une femme de tête, très généreuse. J'ai reçu le meilleur dans mes premières années. Ensuite, ça a été simplement une catastrophe... J'en suis sortie il n'y a pas si longtemps.

Je me contente d'un hochement de tête, bien incapable de faire le moindre commentaire. La chaleur est accablante quand nous nous arrêtons dans les villages. Chaque membre du convoi est instantanément trempé au sortir des véhicules et ce fut ma première émotion. Comment avais-je pu ignorer une telle réalité ? Moi qui recherchais l'ombre au-delà de 30 degrés...

Julia ne semble pas souffrir autant que moi de la température. Son propre confort ne l'intéresse pas. Julia, c'est le soin des autres, le goût d'apporter son aide à ceux qui souffrent. Elle ne vit pas pour

elle-même mais pour les autres. Quelques degrés de plus ou de moins n'y changeront rien.

De nouveau, un cahot faillit nous faire traverser le plafond de la voiture : « C'est le dernier, cria le conducteur, on arrive ! »

## Chapitre 4

Notre arrivée au camp de Yaroungou est un véritable moment de bonheur. Partout des enfants courent dans un joyeux capharnaüm de rires et de cris sous le regard de leurs mères. Comment ne pas être surprise par cette joie de vivre dans un endroit où j'avais imaginé tristesse et désolation. Les odeurs sont colorées et les rires fusent tout autour de nous. Les camps de réfugiés sont situés au Tchad pour éviter toute intrusion de forces armées qui se déchirent en Centrafrique. De nombreuses familles ont parcouru des centaines de kilomètres pour atteindre Yaroungou qui constitue en soi une oasis de paix.

John, un américain d'une vingtaine d'années, a été désigné pour nous chaperonner. Après les présentations d'usage, il nous propose de nous emmener jusqu'à notre tente. Sur le chemin il nous explique que nous sommes installées un peu à l'écart

du camp. Des sanitaires se trouvent à proximité et nous ne partageons notre tente avec personne d'autre. John parle un français émaillé d'expressions impropres mais il fait de son mieux pour se faire comprendre. Il pèse une vingtaine de kilos de trop et se déplace comme un gros ours au milieu des dizaines et des dizaines de tentes, passant maladroitement la main sur la tête des enfants qui s'approchent.

— Des milliers de gens à vivre ici mais il y a un problème avec l'eau, pas beaucoup d'eau pour tout le monde. Juste boire, se laver, se rincer... Ne pas jeter l'eau pour rien. *You know...*

Il aurait mieux valu que nous parlions en anglais mais le langage décousu de John est vraiment amusant.

— Je me demande comment il n'arrive pas à maigrir en vivant dans ce sauna ! glissai-je à Julia avec mon mauvais esprit coutumier.

Julia hausse les épaules en levant les yeux au ciel.

— Qui te dit qu'il n'a pas déjà fondu de plusieurs kilos ? John a peut-être une nature à prendre du poids...

Mon sens de l'humour se heurte souvent à une fin de non-recevoir de la part d'une Julia qui se refuse à esquisser le moindre sourire si une plaisanterie se fait aux dépens de quelqu'un. Je ravale le peu de salive que la chaleur me laisse et tente une diversion.

— Quand je pense que ma mère n'arrêtait pas de me reprocher de rester trop longtemps sous la douche... Il va falloir que je me discipline pour ne pas mettre le camp à sec.

— Tu vas vite être influencée par le fonctionnement du camp. Ici les réfugiés ont tout perdu. Tu n'auras pas envie de leur voler la quantité d'eau qui leur revient !

— Vu sous cet angle, sauf à être d'une indifférence crasse, je risque de battre des records d'économie.

Julia m'attrape par l'épaule et m'attire vers elle.

— Ne te mets pas trop la pression non plus, c'est déjà tellement chouette de pouvoir vivre ce moment avec toi.

— Plaisir partagé, même si je viens de perdre deux kilos en parcourant cinq cents mètres.

— La plupart des filles sont obsédées par leur poids. Ici au moins c'est une question qui ne se posera pas !

John s'arrête et tendit le bras devant une tente.

— *Your house!*

L'endroit était pour le moins spartiate. Deux lits enveloppés de moustiquaires, une petite table, deux petites armoires métalliques, et deux chaises.

— Prenez le temps de vous installer tranquille. Vous commencez demain le matin vers 6 heures. C'est mieux pour fraîcheur. Après-midi très insupportable pour travail.

— C'est gentil John. On va s'installer. On se voit pour le dîner.

Julia accompagne John pendant quelques mètres en échangeant des propos en anglais. Je pose ma valise près de mon lit et je m'assois lourdement sur la chaise la plus proche. La fatigue s'est abattue sur mes frêles épaules. J'en ai le souffle coupé. Quand Julia pénètre dans notre tente elle devine immédiatement que quelque chose ne va pas.

— Tu es toute pâle, Karen...

— Un petit malaise. Ça va passer.

Je fais un geste maladroit de la main à hauteur de mon visage comme si je cherchais de l'oxygène et je sens la crise de larmes me submerger sans crier gare. Je voudrais résister mais une sensation d'angoisse me serre la gorge.

— Qu'est ce qui se passe, Karen ?

Les sanglots dévalent la pente de mes joues comme une pluie de mars. La main devant ma bouche, j'essaie de retenir un chagrin qui vient de très loin. Je le connais bien. Il a si souvent terrassé mon cœur de petite fille. Une sale impression de cauchemar qui me lâchait seulement quand ma mère me prenait enfin dans ses bras. Je me retrouvais soudain dans un terrain lunaire qui aurait été bombardé pendant des jours. Je suis assise sur un rocher et je veux crier mais le silence absorbe tous les sons que j'émet. J'ai l'impression qu'il n'y a plus personne, que je suis seule au monde et qu'on ne



peut m'aider. Mais j'entends la voix de Julia qui me ramène à la réalité.

— Du calme. Prends de grandes inspirations. Voilà... Ça va passer.

Je me suis mise à respirer méthodiquement en tenant très fort les mains de Julia que décidément je ne quittais plus depuis notre départ de Roissy. Le sentiment de panique finit par s'estomper progressivement et mes larmes disparaissent comme elles étaient venues.

— Il y a encore cinq minutes, j'étais tellement heureuse. Je ne dois pas être faite pour les voyages.

— Ça peut arriver quand on a fait une longue route dans un pays étranger. On perd tous ses repères et les nerfs lâchent.

— C'est comme si j'avais refait un vieux cauchemar.

Julia s'assoit sur le lit juste en face de moi.

— La nuit les cauchemars sont un peu chez eux mais quand ils viennent nous taquiner en plein jour c'est effrayant.

— Un vieux compagnon ! On dirait qu'il vient de partir faire un tour dans les plaines environnantes. Tu le récupéreras peut-être avant ton départ. Ce serait dommage de perdre un si joli cauchemar.

On éclate de rire et on défait nos valises aussi sec, comme s'il ne s'était rien passé. Julia a cette faculté de ne jamais insister quand une douleur apparaît au détour d'une conversation. À présent je

savais pourquoi. Elle aussi avait eu son lot de chagrin et d'infortunes. Elle aussi avait vu les adultes sombrer affectivement sous ses yeux. Mon père était le grand absent de ma vie, le sien lui avait imposé une marâtre au cœur sec. Et nous étions là, en Afrique, à essayer de servir à quelque chose.

Il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à voir le bon côté des choses. Je perçois toujours la petitesse et la lâcheté des hommes et des femmes qui sont censées nous servir de parents. C'est plus fort que moi. Et dans ce domaine, j'ai souvent raison. Ma mère si dépressive a toujours cherché à me protéger des dangers de l'existence et je lui dois surtout de m'avoir épargné la triste litanie des beaux-pères qui ne servent à rien sinon à vous pourrir la vie.

La chaleur pèse lourdement sur mes épaules et je cherche la fraîcheur en glissant mes mains au fond de ma valise. Julia se tourne vers moi et me prend dans ses bras.

— On a quand même de la chance de s'être rencontrées toutes les deux !

Elle a raison, avec elle comme amie, je suis la fille la plus chanceuse du monde.

## Chapitre 5

La vie dans un camp de réfugiés démarre de bonne heure. Debout à six heures. Pas vraiment le temps de récupérer. Mais en Afrique, le soleil tape si fort qu'il vaut mieux se lever tôt. Julia fut directement intégrée à une équipe de « Médecins sans frontières ». Quant à moi je me suis retrouvée dans une unité qui s'occupait de la distribution de nourriture.

À Yaroungou, chaque réfugié doit recevoir une ration de 2 100 calories. Suffisamment pour ne pas subir de carences irréversibles. Mon équipe est très internationale. Elle compte un Allemand, une Italienne, une Polonaise, moi-même et Pedro, un Espagnol qui parle fort et organise la distribution de la manière la plus rationnelle possible.

Tout ce petit monde communique dans un anglais parfois approximatif qui déclenche des éclats

de rire quand nous nous retrouvons à faire le contraire de ce qu'on nous demande. Mais dans l'ensemble, j'ai réussi mon examen de passage. À la fin de notre vacation, je me suis retrouvé avec une petite couronne en papier sur la tête accédant mon intégration définitive à l'équipe.

— *Karen, from now on, you are one of ours!*

Tous les membres de l'équipe m'ont pris tour à tour dans leur bras. Une vraie petite séance d'intro-nisation.

Après être passée sous la douche, tout ce à quoi j'aspirais c'était de passer une bonne nuit. Nous nous sommes retrouvées une heure plus tard avec Julia.

— Bilan de la journée, Karen ?

— J'ai essayé de me rendre utile. Je suis irrésistible avec une louche à la main offrant à chacun sa ration de mil avec un petit sourire en prime ! J'ai trouvé tous ces gens si gentils, si souriants... Je ne sais pas comment ils font pour accepter de vivre dans ces conditions...

— Ils sont en vie. Ils ont tout perdu mais ils sont en vie...

Julia avait raison, un père ou une mère de famille devant un événement meurtrier ne devait plus penser qu'à tirer ses enfants de cette tragédie.

— Désolée, je ne suis pas encore habituée à tout ça. Mais je prends vraiment conscience du confort dans lequel j'ai vécu.

— C'est l'avantage de ce genre d'expérience, on revient dans son pays avec un regard un peu différent.

— Et toi ?

— L'équipe de médecins est très sympa. Il faut travailler vite mais ça ne change pas vraiment des Urgences de l'hôpital Saint-Antoine... Les pathologies sont juste différentes. Beaucoup d'enfants carencés ou déshydratés, des personnes blessées par balles ou par des éclats de grenades. Certains se sont vraiment traînés jusqu'ici...

Julia frotte ses cheveux avec sa serviette tout en me parlant. Elle s'est enveloppée dans une grande pièce d'étoffe rouge, orange et jaune. Elle remarque mon regard qui contemple les motifs et les couleurs magnifiques du tissu.

— Ah oui, j'ai acheté ce boubou sur le chemin du retour. Beaucoup de réfugiés font du commerce pour améliorer l'ordinaire. Je n'ai pas résisté ! Il m'a coûté quelques dollars. Tu devrais essayer, c'est super léger à porter.

— Tu es devenue une vraie petite Africaine. À peine arrivée et te voilà déjà couleur locale !

Julia accroche sa serviette à la paterne fixée dans l'un des tubes métallique de l'armature de la tente.

— J'ai toujours aimé les tenues africaines. Ici les femmes aiment porter des couleurs vives, c'est tellement plus optimiste que le noir, le bleu marine ou le gris du prêt-à-porter occidental.

— J'avoue... J'irai me choisir un boubou demain !

Cette fille était vraiment un souffle de fraîcheur dans ma vie depuis plusieurs mois. Quand maman avait appris au début du mois de janvier que je ne rentrerais plus le vendredi soir mais le samedi matin parce que j'allais marauder avec Julia dans les rues de Paris pour le Secours populaire, j'ai cru qu'elle allait tomber de sa chaise. Pour la première fois, quelqu'un d'autre influençait ma vie.

Julia m'avait présenté la chose comme une « expérience de vie. » Elle s'était montrée assez évasive. « Tu ne me demandes rien, tu ne poses aucune question. Tu me suis, tu m'écoutes, tu regardes... Rien de plus. »

Nous avons quitté le foyer vers vingt heures et rejoint les locaux du Secours populaire dont j'ignorais tout jusqu'alors. Il y avait là une dizaine de personnes préparant et répartissant des sandwiches dans des sacs en plastique, tandis que d'autres finissaient de faire réchauffer de la soupe.

— Je vous présente Karen ! Elle va faire la maraude avec nous ce soir... dit Julia assez fort pour que tout le monde entende.

Chacun des membres de l'équipe me serra la main. Ils avaient l'air très organisés car Henri ne tarda pas à annoncer que le groupe serait divisé ce soir-là en trois équipes. La mienne était composée de Julia, Henri lui-même et Joséphine. La camion-

nette de l'association nous déposa devant le palais de Tokyo où débutait la maraude.

Jusqu'alors ce terme avait pour moi une dimension très négative : le maraudeur était un type qui profitait de l'occasion pour voler ce qui pouvait l'être sur son chemin. Je ne savais absolument pas qu'il existait un autre sens qui renvoyait aux missions d'assistance aux sans-abri. Grâce à Julia, en quelques minutes j'étais devenue une maraudeuse.

La température était devenue franchement frisque et sur notre chemin nous avons rencontré plusieurs SDF qui avaient trouvé refuge sous des portes cochères ou devant les vitrines de magasin. Ils s'étaient installés avec les moyens du bord et étaient déjà pour la plupart allongés dans un sac de couchage sous lequel étaient glissés des cartons. Ils acceptèrent volontiers le bol de soupe et le sandwich. Certains nous demandèrent si nous avions du gel douche et du dentifrice. Je remarquai qu'ils appelaient Henri, monsieur Henri, et semblaient très bien le connaître. Ce dernier leur offrit ce qu'ils demandaient et il me glissa : « On a toujours des produits d'hygiène à leur proposer. Ce n'est pas parce qu'ils vivent dans la rue qu'ils ne cherchent pas à être aussi propres que possible. »

Évidemment, le travail au Secours populaire consistait à distribuer de la nourriture à des personnes qui vivaient dans le plus extrême dénuement, mais je me suis rapidement rendu compte que les conversations qui s'établissaient entre les